

TERROIR
ET MONDIALISATION

Des propriétaires d'AOC ont renoncé à ce label pour vendre leurs produits comme « vins de pays » haut de gamme. Rencontre avec des pionniers de la viticulture qui ont réussi leur pari

De si grands petits vins

BOUCHES-DU-RHÔNE, HÉRAULT,
PYRÉNÉES-ORIENTALES
ENVOYÉE SPÉCIALE

Vin de pays : vin de table personnalisé par une provenance géographique. La définition est donnée par l'Office interprofessionnel des vins. Pas de la piquette donc, mais généralement du petit vin à 5 euros la bouteille. Pourtant, on y trouve aussi du haut de gamme, vendu autour de 40 euros, voire plus de 70. Par exemple, le Domaine de Trévallon (Bouches-du-Rhône), le Domaine Gauby (côtes catalanes), le Mas Daumas-Gassac ou encore le La Grange des Pères (Hérault).

Une petite dizaine de produits, comparés par les initiés aux plus grands crus, et introuvables dans les foires aux vins qui envahissent les grandes surfaces en ce moment. Leurs créateurs, mi-pionniers, mi-moines-soldats, ont partagé une « évidence » : produire un grand vin et rien d'autre. Un pari audacieux, quand la crise de la viticulture décime les exploitants dans le Languedoc-Roussillon ou en Provence.

Se faire classer en vin de pays, quelle idée leur a pris ? En renonçant à l'appellation d'origine contrôlée (AOC), ils se sont offert la liberté du choix des cépages et des assemblages. A Aniane, dans l'Hérault, le patriarche Aimé Guibert a préféré pour son Mas Daumas-Gassac « chercher la beauté que les décorations ou l'efficacité ». « Il y a des milliers de cépages, pourquoi ne parle-t-on que de huit d'entre eux, et n'en autorise-t-on qu'une dizaine ? », s'insurge cette forte tête, découverte par le grand public dans *Mondovino*, le film-plaidoyer de Jonathan Nossiter contre la standardisation du vin.

« Au début, cela a été difficile pour nos parents, qui couraient les salons sans AOC. Et puis le nom s'est imposé, il est devenu notre propre appellation », raconte son fils Samuel, qui avait 6 ans au lancement du premier millésime, en 1978, et assure la relève.

Pour Eloi Dürrbach, à Trévallon, la transition a été douloureuse. Lui qui avait accompagné le décollage des vins des Baux-de-Provence s'est vu retirer l'appellation en 1993, parce qu'il utilisait trop de cabernet-sauvignon, le cépage de référence du médoc. « J'ai refusé de m'adapter, mais j'ai vécu le passage en vin de pays comme un déclassement. » Pourtant, rien n'a changé : même vin, même prix aussi.

Dans le Roussillon, Gérard Gauby est allé au plus simple. Son rouge entre dans les critères de l'appellation Côtes du Roussillon, c'est un AOC. Mais son blanc, non, c'est un vin de pays. Et les prix sont les mêmes ! Laurent Vaillé, installé lui aussi à Aniane, a suivi les traces de ses prédécesseurs. Son premier millésime de La Grange des Pères date de 1992.

Ce positionnement leur a paradoxalement permis d'émerger de la masse. Progressivement, le label AOC, distribué à tour de bras, a perdu de sa splendeur, et sa réforme tarde. Les grands vins de pays n'ont plus à se plaindre de leur catégo-



Dans l'Hérault, l'exploitation d'Aimé Guibert, propriétaire du Mas Daumas-Gassac. OLIVIER METZGER POUR « LE MONDE »

rie : on en trouve à plus de 70 euros, quand des AOC partent à moins de 2 euros ! Les sommeliers n'hésitent plus à en proposer. « Les mentalités ont changé doucement, plutôt sous l'impulsion des consommateurs étrangers », estime Eloi Dürrbach.

Est-ce un signe ? Aucun de ces pionniers n'est fils de vigneron. Guibert était, dans une première vie, industriel du gant à Millau, Dürrbach baignait dans la culture – il est le fils du peintre René Dürrbach. Les deux autres sont issus du monde paysan, mais leurs pères livraient leur raisin à la coopérative. « Je n'avais pas la culture du vin, je dois mon initiation à un club de dégustation », avoue M. Gauby.

Mais tous se sont choisis des modèles (le nom de Gérard Chave, en Hermitage, est souvent cité) ou ont profité de belles rencontres, comme celle d'Aimé Guibert avec le géographe Henry Enjalbert, qui l'a convaincu que son terroir était exceptionnel. M. Vaillé, lui, a trouvé Eloi Dürrbach : « Une révélation. Avant, pour moi, le grand vin était quelque chose d'inaccessible, c'était réservé au bourgogne et au bordeaux. »

Ces mentors les ont poussés à laisser parler la nature et à soigner leur terroir : les parcelles sont réduites et perchées sur des coteaux, les sols sont pauvres, les herbicides sont bannis, la garrigue partage l'espace avec la vigne. Ils vendangent à la

main, labourent, pratiquent l'agriculture biologique mais pas l'œnologie, selon eux réservée aux « vins industriels ». L'un a une passion pour les vieilles vignes, l'autre pour les cépages lointains. Alors ce travail à un prix, qu'ils revendiquent, se souvenant être passés pour des fous. « Du vin de pays à 60 euros, cela n'existait pas dans le Roussillon, mais je savais être au niveau d'un grand bourgogne, confie M. Gauby. Si on n'avait pas pratiqué de tels prix, nous n'aurions pas été crédibles. »

Pour que les comparaisons aux grands crus affluent, il a suffi qu'ils soient recommandés par un critique comme Robert Parker ou Kermit Lynch – les Anglo-Saxons ont été les premiers à y croire –, un grand chef ou un sommelier célèbre.

Ce petit monde – ils se connaissent tous – pousse le souci d'excellence jusque dans la distribution. Presque toute leur production est réservée. Seul le Mas de Daumas-Gassac « s'abaisse » à travailler avec Nicolas. Les autres se trouvent uniquement chez les grands cavistes, comme Legrand et La Vinia, à Paris, ou dans les restaurants étoilés.

La majeure partie des bouteilles est

acquise par quelques importateurs étrangers, souvent les mêmes. Une inaccessibilité qui irrite parfois : à Aniane, son village, les habitants sont rares à avoir goûté la production confidentielle de Laurent Vaillé. Eloi Dürrbach en plaisante : « Je suis peut-être plus connu à Chicago qu'ici, à Saint-Etienne-du-Gré. »

Le site 1855.com, spécialisé dans la vente de grands vins, a mis plusieurs années à les apprivoiser. Il les distribue désormais tous. « Ils ont compris que nous ne casserions pas leurs prix et que nous avions une clientèle de qualité », explique Emeric Sauty de Chalon, le président du site. Ils ont fait un travail incroyable, ils ne veulent pas qu'on le massacre. S'ils divergent parfois sur la stratégie – Dürrbach et Vaillé produisant « un rouge, un blanc, point à la ligne », quand leurs confrères ont développé des seconds vins autour de 15 euros –, ils se retrouvent dans le refus de la standardisation.

Se reconnaissent-ils dans *Mondovino* ? Gauby a perçu le film de Jonathan Nossiter comme « une bouffée d'oxygène », Dürrbach comme « une image fidèle du monde du vin ». A Daumas-Gassac, le DVD est en vente à la boutique. Aimé Gui-

bert est toujours aussi fier du combat qu'il a mené pour défendre la forêt contre l'arrivée de l'empire américain Mondavi dans la haute vallée de l'Hérault. Mais à Aniane, où se sont désormais installés Gérard Depardieu et le négociant Bernard Magrez, l'affaire Mondavi fait toujours débat.

Plus nuancé, Samuel Guibert regrette les « clichés » sur la mondialisation. Car les grands vins de pays français sont principalement vendus à l'exportation. « Aimé voyageait déjà beaucoup pour son vin. Un grand cru, cela ne se vend pas entre Aniane et Montpellier », explique le jeune homme, qui a travaillé dans le vin en Nouvelle-Zélande et est marié à une Californienne.

Aujourd'hui, les viticulteurs français n'ont qu'une idée : relancer leur vin à l'export. Les aristocrates du vin de pays feront-ils école ? « Ils ont porté la viticulture du Sud à des niveaux de bourgogne ou de bordeaux, mais restent une exception », estime Jean-Jacques Moncomble, caviste chez Legrand.

Leur aventure n'est pas à la portée de tout un chacun. « Avec les caves coopératives, la culture de la vinification a disparu », regrette Laurent Vaillé. Gérard Gauby est plus sévère : « Tous ces viticulteurs au RMI n'y sont pour rien. Ils n'avaient pas la culture du vin. C'est à ceux qui les ont guidés que j'en veux. » ■

LAETITIA CLAVREUL

« Mondovino », bonifié en DVD

DOCUMENTAIRE saisissant sur le business vinicole, *Mondovino* avait épaté le Festival de Cannes en 2004 et irrité un certain nombre de « spécialistes ». Cette passionnante enquête-reportage est sortie le 21 septembre en DVD dans sa version intégrale de dix heures. « C'est une comédie de mœurs balzacienne sur les mécanismes du pouvoir et leurs effets sur l'être humain, explique son auteur, Jonathan Nossiter. J'aimerais qu'on le regarde autrement que lorsqu'on se déplace pour aller à une séance unique en salle. Qu'on le savoure sur trois mois peut-être, en égrenant les épisodes, comme pour la lecture de Splendeurs et misères des courtisanes. »

y défend la notion de terroir contre l'impérialisme du cépage. Il y oppose tolérance envers la diversité des goûts (incarnée par des vignerons français) et homogénéisation imposée par les impérialistes du goût américain (le trust Mondavi, le critique Robert Parker, le wine maker Michel Rolland, apôtre des mixtures trafiquées, vanillées, sucrées, micro-oxygénées et vieilles en fût de chêne neuf).

« Où il y a de la vigne, il n'y a pas de barbarie », dit l'un des « héros » de la saga, le Bourguignon Hubert de Montille, chez lequel Nossiter voit un esprit voltairien, un symbole de la résistance à la pensée unique. « Le vin, c'est une relation quasi religieuse de

« Acheter du vin est un acte politique, dit Jonathan Nossiter, cinéaste doté d'un diplôme de sommelier. Le terroir, c'est un scénario, le raisin est un comédien, le vigneron un réalisateur qui doit savoir les mettre en valeur. On ne doit pas plus tricher avec une bouteille qu'un comédien avec ses sentiments. Je n'ai pas envie d'un monde où il n'y aurait que des vins et des stars qui font de la gonflette. Le discours de Robert Parker est le même que celui de la Maison Blanche sur l'Irak... »

Mondovino version longue est un pamphlet convivial contre la mondialisation du palais, les convergences d'intérêts : « Le vigneron est un artiste qui donne

MEDDEB

« Je ne suis pas un réformiste de l'islam, mais un intellectuel qui assume son devoir critique. »
(Entretien dans *Le Nouvel Observateur*)

ABDELWAHAB
MEDDEB
CONTRE-PRÊCHES
CHRONIQUES